

SCÈNE X.

UN FILS, S'IL VOUS PLAIT.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. MOLÉRI ET EDME CHAUFFER.

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE JEUDI 28 AOUT 1845

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
COTONET, employé retraité....	MM. SARRES.	VALENTIN, maréchal des logis de hussards..............	ROSIER
ROBICHON, juge de paix....	DUBOURJAL	MADAME COTONET.........	Mmes CRESA.
		JULIETTE, fille de Robichon...	COURTOIS

La scène se passe dans un village aux environs de Versailles.

Le théâtre représente un salon : la porte d'entrée au fond. A droite du public, deux fenêtres. Sur le devant, une table à ouvrage ; à gauche, un guéridon sur lequel un déjeuner est servi. Du même côté, un plan au-dessus, la porte conduisant dans l'intérieur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme COTONET, JULIETTE.

Mme Cotonet, assise à gauche de la table à ouvrage, fait de la tapisserie. Juliette, assise à droite, tient un livre à la main.

Mme COTONET. Juliette, tu vas trop vite... tu cours la poste... arrête-toi aux points et aux virgules ; j'aime à comprendre ce qu'on me lit.

JULIETTE, *lisant.* Elevé sous les yeux d'une mère, attentive à lui prodiguer tous les soins que lui suggérait sa prévoyante tendresse, le jeune Gustave avait grandi...

Mme COTONET, *interrompant.* Heureuse mère ! Elle prodiguait, elle pouvait prodiguer à son fils tous ses soins... Il me semble la voir là, près de lui, lui faire manger de la bonne bouillie faite avec de la fécule de manioc... parce que la fécule de manioc est plus légère et en même temps plus nourrissante... puis, lui mettre de jolis petits pantalons bleus, avec de jolies petites vestes rouges. (*A Juliette.*) Ensuite ?...

JULIETTE. Mais, ma tante, si vous m'interrompez à chaque phrase...

Mme COTONET. C'est que, vois-tu, rien qu'en pensant à cela, les larmes me viennent aux yeux... (*Soupirant.*) Ah !...

JULIETTE. Dieu! ma tante, quel soupir!...

Mme COTONET. Tu crois, Juliette, que j'ai soupiré?... Au fait, mademoiselle, est-ce que cela vous regarde?... Est-ce que vous pouvez me comprendre?... Enfin... il suffit... continuez...

JULIETTE, *lisant*. C'était, à vingt ans, un cavalier accompli; il avait une physionomie ouverte, une taille bien prise, des yeux noirs pleins de vivacité, toutes les qualités enfin qui ne permettent pas aux femmes de rester indifférentes... aussi, s'en trouva-t-il une qui l'aima... (*Elle s'arrête et soupire.*) Ah!...

Mme COTONET. Quel est ce soupir, ma nièce?

JULIETTE. Est-ce que j'ai soupiré, ma tante?... Ah!... c'est que... mais vous ne pouvez pas me comprendre...

Mme COTONET, *se levant*. Je comprends très-bien, mademoiselle, que depuis trois mois que vous avez quitté Versailles pour venir vous fixer près de nous, avec mon frère, appelé dans ce pays aux fonctions de juge de paix; je vous surprends parfois triste, rêveuse, poussant des soupirs, et de fort gros soupirs.

JULIETTE. Comme vous, ma tante.

Mme COTONET. Comme moi... comme moi... c'est possible... Ces petites filles remarquent tout.

AIR du *Piége*.

A soupirer devant toi, désormais,
Ne crains plus que je me hasarde;
J'ai pour cela mes raisons .. que je tais.

JULIETTE.

Et moi, mon secret que je garde.

Mme COTONET.

Sous ton secret que tu caches en vain,
J'ai deviné, va, je suis clairvoyante,
Quelque amoureux, quelque Gustave enfin.

JULIETTE, *vivement*.

Ce n'est pas là son nom, ma tante;
Il porte un autre nom, ma tante.

Mme COTONET. J'avais deviné.

JULIETTE, *étourdiment*. Alors, vous, ma tante, c'est donc aussi un...

Mme COTONET. Fi! quelle idée!... à mon âge!... si j'avais vingt ans de moins, je ne dis pas... parce que notre pauvre cœur est si inflammable!... et la jeunesse est si crédule!... Ecoute, Juliette... écoute, mon enfant; ne livre jamais ton cœur sans l'aveu de ta famille... c'est une inconséquence que l'on paie quelquefois bien cher...

JULIETTE. Vous croyez?...

Mme COTONET. Oh! oui...

JULIETTE. Ah! mon Dieu... mais il est trop tard... il est déjà livré, ma tante

SCÈNE II.

Mme COTONET, ROBICHON, JULIETTE.

ROBICHON, *entrant du fond*. Qu'est-ce qui est déjà livré?

JULIETTE, *se sauvant à gauche*. Mon père!...

Mme COTONET, *à Robichon*. Cela ne te regarde pas, mon frère.

ROBICHON. Ce n'est donc pas de la compétence d'un juge de paix?... A la bonne heure. Juliette, avancez à l'ordre, avancez à la barre de votre père, tout de suite.

JULIETTE, *se rapprochant de Robichon*. M'y voici, papa.

ROBICHON. Ah ça, ma fille, me direz-vous d'où vous vient aujourd'hui... comme tous les jours, cet air sombre et chagrin? Voulez-vous que je gagne le spleen?

JULIETTE. Pourquoi donc, papa?

ROBICHON. Parce que je ne trouve pas ici ce que je veux... et, ce que je veux, ce sont des visages gais et riants autour de moi, des faces épanouies et sereines, quand j'ai quitté ma chaise curule et que je reviens, au sein de ma famille, me reposer des ennuis du métier.

Mme COTONET. En vérité, mon frère, je m'étonne chaque jour que vous ayez pu, avec votre caractère, accepter les fonctions de juge de paix.

ROBICHON. Aussi, ma sœur, suis-je le juge de paix le plus ennuyé, le plus contrarié, le plus vexé de toutes les parties du monde... mais enfin on ne se choisit pas un état... si l'on avait cette faculté, on se choisirait l'état de rentier ou de propriétaire. Le destin vous prend par la main et vous dit: Toi, mortel, tu seras marchand d'allumettes chimiques; toi, tu seras ministre... à moi il m'a dit: Tu seras juge de paix; tu aimes le repos, tu vivras au milieu des querelles; tu n'aimes pas à te mêler des affaires d'autrui, tu seras forcé d'y avoir continuellement le nez...

Mme COTONET. Oui, nous sommes souvent les jouets du destin... a qui le dis-tu?

ROBICHON. Aussi, quand je rentre dans mes foyers, je veux qu'on rie, morbleu, je veux qu'on chante, je ne haïrais même pas qu'on dansât... et surtout point d'affaires, point d'occupations. Le délicieux *far niente* de ton mari, ma sœur. Ah! Cotonet, Cotonet!... Voilà un homme heureux. Commis retraité des contributions indirectes, il peut flâner tout à son aise, lui. C'est qu'on ne se figure pas le bonheur qu'il y a à être libre pour flâner!... flâner!... c'est le paradis sur la terre... c'est une jouissance!...

Mme COTONET. Où il y a bien à craindre quelquefois, comme dans toutes les jouissances d'ici-bas, le revers de la médaille.

ROBICHON. Laisse donc... on est là... on marche, les mains derrière le dos... puis on s'arrête au moindre bruit... ou s'approche... on examine...

AIR : *Le beau Lucas aimait Eloire.*

Là, deux portefaix qui combattent,
Mme COTONET.
Et vous poussent dans des carreaux !
ROBICHON.
Plus loin, deux barbets qui se battent.
Mme COTONET.
Pour vos mollets gare à leurs crocs!
ROBICHON.
Du vrai flâneur tel est rôle,
Je vous en donne ma parole,
On chemine le nez au vent.
Mme COTONET.
Tandis qu'un filou très-souvent,
En vous montrant l'oiseau qui vole, } (*bis*)
Dans votre poche en fait autant.

ROBICHON. Bah ! bah ! on se range des barbets ou des boxeurs, et l'on tient ses mains dans ses poches... Juliette, tu m'as entendu; allons, qu'on rie tout de suite... plus fort... maintenant qu'on m'embrasse... et qu'on file... Va-t'en, mon enfant; j'ai à parler à ta tante.

JULIETTE, *sortant*. Et moi, je vais penser à Valentin.

Elle rentre par la porte latérale. Mme Cotonet se dispose à la suivre. Robichon l'arrête.

SCÈNE III.

ROBICHON, Mme COTONET.

ROBICHON. Paméla?

Mme COTONET. Robichon?

ROBICHON, *à mi-voix*. Grande nouvelle !

Mme COTONET. Bonne ?... mauvaise ?... qui me regarde?... parle... mais parle donc!...

ROBICHON, *idem*. Il passe dans notre village un régiment de cavalerie légère...

Mme COTONET. Explique-toi.

ROBICHON. Comment! tu ne devines pas que ce régiment, c'est le 3me de hussards ?

Mme COTONET. Ciel!...

On entend au dehors une musique militaire.

ROBICHON. Tiens... entends-tu ?... le voici qui arrive sur la place... Surtout point d'imprudence.

Mme COTONET, *tombant dans un fauteuil*. Ah ! mon Dieu !... je n'ai plus de jambes... Ton bras, Robichon !... je ne pourrais jamais aller jusqu'à la fenêtre.

SCÈNE IV.

ROBICHON, Mme COTONET, JULIETTE.

Robichon conduit Mme Cotonet à la fenêtre de face, en chantant l'ensemble. Juliette se place à la seconde croisée.

JULIETTE, *accourant*. Des militaires !... Oh ! comme le cœur me bat !

AIR : *Ah ! le beau jour!*

ROBICHON.
C'est un beau jour.
Mme COTONET, JULIETTE.
Ah ! le beau jour!
ROBICHON, *à sa sœur*.
Pour ton amour.
Mme COTONET, JULIETTE.
Pour mon amour.
ROBICHON.
Mais de ton cœur
Mme COTONET, JULIETTE.
Mais de mon cœur
ROBICHON
Contrains l'ardeur.
Mme COTONET, JULIETTE.
Cachons l'ardeur.

Mme COTONET, *à Robichon*. Où est-il?... où est-il donc ?...

ROBICHON. Attends d'abord que je l'aperçoive... Ah! le voici... là-bas... ce maréchal des logis... à droite du premier escadron.

Mme COTONET. Je le vois... c'est-à-dire, je ne vois rien... j'ai des éblouissements... j'ai un nuage devant les yeux !

JULIETTE. Dieu ! je l'aperçois... c'est bien lui !... je le reconnais !

ROBICHON, *à madame Cotonet*. Mais, regarde-le donc.

Mme COTONET. Oui, je le vois maintenant... oh ! qu'il est bien !

JULIETTE. Il m'a vue... il me reconnaît aussi.

ROBICHON, *à madame Cotonet*. Modère-toi; j'entends Cotonet qui rentre...

Il ramène sur l'avant-scène Mme Cotonet, qui se décide avec peine à quitter la fenêtre.

REPRISE.

C'est un beau jour, etc.

SCÈNE V.

Mme COTONET, ROBICHON, COTONET, JULIETTE.

COTONET, *en nage, arrivant au galop*. Patatra ! patatra ! patatra !... Ouf !... Un fauteuil !...

Juliette quitte la fenêtre et approche un fauteuil, dans lequel Cotonet se laisse tomber comme une masse.

ROBICHON, *à Cotonet*. Je parie que tu viens encore de flâner.

COTONET. Tu appelles cela flâner... toi!... au galop !... Merci!... J'ai été au-devant du 3me de hussards, jusqu'au sommet de la côte des Trois Pommiers, et je suis arrivé avec lui jusqu'ici, à pied... huit lieues! à la bonne heure... je me suis donné du mouvement, de l'occupation : j'ai compté les croix et les chevrons de tout le régiment... et puis, vous ne savez pas: j'ai failli voir passer sur mon corps tout un corps de cavalerie.

Mme COTONET et JULIETTE. O ciel!

COTONET. Oui... j'allais de front avec la musique, réglant mon pas sur celui des chevaux... au trot quand ils allaient au trot... au galop quand ils allaient au galop, lorsque tout à coup, il me semble entendre crier au trot! naturellement je me mets au trot.

ROBICHON. A pied!...

COTONET. Toujours à pied... j'allais donc mon petit bonhomme de trot... là... un véritable trot bourgeois... pas du tout; j'avais mal entendu... c'était le galop que le colonel avait commandé... Vous comprenez... un galop de quatre jambes contre un trot de deux!... J'allais être renversé, foulé, haché... je sentais déjà l'haleine des chevaux, lorsqu'un jeune maréchal des logis s'élance comme un éclair, me saisit par le collet de mon habit, m'enlève, et m'envoie à dix pas rouler sur le gazon...

JULIETTE. Vivent les militaires! On est toujours sûr de les trouver prêts à faire une belle action.

Mme COTONET, *à son mari*. Avez-vous été blessé, mon ami?

COTONET. Non... c'est-à-dire si... mais c'est peu de chose... Une légère contusion, à un endroit assez rondelet... par bonheur.

ROBICHON. Parbleu, beau-frère, tu ne l'as pas volé... courir ainsi, t'exposer, quand tu peux te promener tranquillement, flâner tout à ton aise!

COTONET. Tu es délicieux, toi. Je voudrais bien te voir à ma place, réduit à la misérable condition de te promener, de flâner comme tu dis!... et seul encore! toujours seul! quand on a été, pendant trente ans, occupé à appliquer le tarif, à faire des additions, des soustractions... S'il y avait de la justice en administration, vois-tu, on ne mettrait jamais un employé à la retraite avant sa mort. Ce serait une retraite naturelle, celle-là. En attendant déjeunons; ma galopade m'a donné de l'appétit. Femme, à table. *

Il s'approche de la table.

Mme COTONET. Mon ami, je n'ai pas faim... je me sens indisposée... et comme je craindrais d'attrister votre repas, je vais me retirer dans ma chambre.

Elle entre dans sa chambre.

COTONET. Tu ne déjeûnes pas, biche?... Allons, Juliette...

JULIETTE. Oh! mon oncle, si vous comptez sur moi pour vous tenir tête, vous avez tort... je ne me sens pas du tout en appétit; et j'ai à faire une foule de choses extrêmement pressées.

Elle suit sa tante.

COTONET. Et toi aussi?... que diable!... à nous deux, Robichon!

* Mme Cotonet, Cotonet, Juliette, Robichon.

ROBICHON. Oh! moi c'est déjà fait... et puis, voici l'heure de l'audience... Bon appétit, heureux Cotonet!...

Il sort.

SCÈNE VI.

COTONET, *seul*.

Ah ça, c'est donc une conspiration contre mon estomac!... Ils me laissent seul... personne n'a faim!... Qu'est-ce que cela signifie? Il y en a mille qui diraient à ma place: Tant mieux!... je mangerai pour quatre... moi, impossible!... pas moyen de manger seul!... ça ne passe pas... ça s'arrête là... Mais c'est que je tombe d'inanition... je vais me trouver mal de besoin...

Il se met à table.

SCÈNE VII.

COTONET, VALENTIN, *du fond*.

VALENTIN, *regardant la fenêtre où s'est placée Juliette*. Jalousies vertes... une reine Marguerite... une gueule de loup... c'est bien à cette fenêtre que je l'ai vue... Oui, voilà la gueule de loup. (*Apercevant Cotonet par derrière*.) Quelle est cette tête surmontée d'un gazon gris?...

COTONET. Si seulement, j'avais un chien... un chat... je dirais: Ici, Soliman!... ici, Minet!... je ne serais pas seul... ça me ferait deux convives... (*En se retournant, il aperçoit Valentin.*) Eh! qu'est-ce que je vois donc là? Je reconnais ce militaire, je l'ai vu... Oui, parbleu!... c'est mon sauveur!... c'est mon brave maréchal des logis!

VALENTIN, *reconnaissant Cotonet*. Le monsieur que j'ai envoyé rouler sur l'herbe!

ENSEMBLE.

AIR *de Rosita*.

Rencontre que j'aime,
Plaisir extrême! (*bis*.)
Quel mon / Votre sauveur
En ce lieu même
Vient de lui-même!
C'est jouer de bonheur.

VALENTIN. Estimable vieillard, excusez-moi si je me suis permis de vous enlever là-bas sans vous en avoir préalablement demandé la permission... j'y ai été, comme on dit, un peu cavalièrement.

COTONET. Vous excuser, brave jeune homme!... mais sans vous, le régiment tout entier galopait sur mon individu!

VALENTIN. Il est vrai que vous pouviez être rompu...

COTONET. Broyé.

VALENTIN. Aplati... (*Il lui présente un papier.*) Bourgeois respectable, voici ce qui m'amène chez vous.

COTONET. Un billet de logement... Est-ce que j'ai besoin de cela? Jeune homme... voulez-vous avoir la complaisance d'ouvrir vos bras immédiatement?

VALENTIN. Volontiers...

Il ouvre ses bras.

COTONET. Agréez l'effusion de ma reconnaissance...

Il se précipite dans les bras de Valentin.

VALENTIN. Mille sabretaches!... Vous m'étouffez!... (*Passant la tête par dessus l'épaule de Cotonet et regardant le déjeuner.*) Voilà un pâté qui embaume!

COTONET. Avez-vous déjeuné?

VALENTIN. Un militaire français n'a jamais déjeûné en présence d'une table bien servie.

COTONET. Décidément, jeune homme, vous êtes mon bon génie... Placez-vous, et déjeunons.*

ENSEMBLE.

AIR : *Clochette de Pagode.*

Devant un convive aimable
Qui vous plaît, qui vous sourit,
Devant une bonne table
Peut-on manquer d'appétit?

Ils sont assis.

COTONET, *versant à boire.* A votre santé, généreux militaire!...

VALENTIN, *buvant.* A la vôtre, vieillard hospitalier!... parole d'honneur, j'aime autant manœuvrer ici que dans la plaine... on peut y attrapper des coups de soleil, mais ils ne sont pas si désagréables. Enchanté, vieillard, d'avoir fait votre connaissance.

COTONET. Votre nom?...

VALENTIN. Valentin, 1re compagnie, 1er escadron, 3me de hussards, à suivre.

COTONET. Eh bien, Valentin... voulez-vous me permettre, vu mon âge et l'intérêt que vous m'inspirez, de dire Valentin tout court?

VALENTIN. Accordé.

COTONET. Eh bien, Valentin... je vous dirai franchement que si vous êtes enchanté d'avoir fait ma connaissance, je suis transporté d'aise d'avoir fait la vôtre. Je ne sais, mais vous me convenez tout à fait... Je vous trouve un air franc et ouvert... et puis, il y a de ça chez vous... enfin vous me bottez comme on dit, vous me bottez au suprême degré.

VALENTIN. Et moi, mon vénérable, puisque je vous botte au suprême degré, j'aurai l'avantage de vous cultiver idem.

COTONET. J'y compte bien... je l'exige même...

VALENTIN. Buvons.

COTONET. Et causons. Avez-vous encore vos parents? Dans quelle partie exerce M. votre père?... Je m'estimerais très-heureux si je vous entendais dire qu'il exerce dans l'octroi.

VALENTIN. Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis pas vous donner ce bonheur-là, mon vieux... Vous permettez que je vous appelle mon vieux?

COTONET. Si je le permets? Ça me flatte infiniment. Vous dites donc que votre père?

VALENTIN. Inconnu, parfaitement inconnu... pas plus question de père pour moi que d'aller me faire sacrer empereur des Marocains.

COTONET. Point de père!... quelle injustice du sort!... Celui-là n'a pas un père, quand il y en a tant d'autres.... Valentin, cela doit vous affecter profondément?

VALENTIN. Pas trop.

COTONET. Bah!

VALENTIN. Exemple: au régiment, il y a des enfants qui ont une foule de... non, je veux dire, il y a une foule d'enfants qui ont des pères... Savez-vous ce qui leur en revient?

COTONET. Des mandats à vue sur la poste, des pots de confitures, du raisinet de Bourgogne.

VALENTIN. Pas plus de mandats à vue que de confitures. Ils reçoivent des sermons de quatre pages... non affranchis... voilà tout... Or, moi qui n'ai pas de père, je reçois des jaunets; j'aime bien mieux ça.

COTONET. Mais ces jaunets, qui vous les envoie?...

VALENTIN. Ah! voilà... cherche... on m'écrit: Vous êtes prié de venir au plus vite toucher, etc., etc... Vous comprenez que je ne me le fais pas dire deux fois... je vais au plus vite toucher, etc., etc... Si je demande des explications, on m'impose silence; suffit, je me tais, j'empoche, et bonsoir la compagnie.

COTONET. Ah! Valentin, j'admire comme nous sympathisons sur tous les points...

VALENTIN. Vous n'avez pas de père?

COTONET. Au contraire, je suis pourvu de ce côté-là... Ce que je n'ai point, ce qui me manque, Valentin, c'est un enfant!

VALENTIN. Vous êtes garçon?

COTONET. Au contraire, je suis encore pourvu de ce côté-là, mais...

VALENTIN. Pas possible!

COTONET. Le croiriez-vous, Valentin? Jusqu'à ce jour je n'ai formé qu'un désir, je n'ai caressé qu'une chimère, je n'ai nourri qu'un espoir... c'est d'avoir un enfant.

AIR : *C'est le seul ennui qui m'oblige.*

Oui, Valentin, devenir père,
Mon cœur tressaille à ce seul mot;
Un enfant c'était ma chimère,
Eut-il été bossu, borgne ou manchot...
Mais jusqu'à la faculté même,
Que j'ai consultée...

VALENTIN.

Eh bien?

COTONET.

Rien!

* Valentin, Cotonet.

VALENTIN.

Elle avait pourtant un moyen,
C'était d' s'en charger elle-même.
La faculté n'avait plus qu'un moyen,
C'était d' s'en charger elle-même.

Buvons !...

COTONET. Soit : buvons... Il n'est pas d'heure du jour et de la nuit où je n'en gémisse. Vivre seul ! n'avoir personne à qui laisser en mourant mon nom de COTONET !... n'est-ce pas, Valentin, que c'est une position atroce ?

VALENTIN. Atroce, c'est le mot... ah ça, mais, madame ?...

COTONET. Madame !... Vous la verrez, ma femme... je veux que vous la voyiez, ma femme, Valentin ?... Veux-tu me permettre... l'intérêt que vous m'inspirez croissant de minute en minute, de te tutoyer ?

VALENTIN. Allez toujours, ne vous gênez pas !

COTONET. Tu la verras, ma femme... tu jugeras par toi-même si raisonnablement je puis encore me bercer d'un espoir quelconque.

VALENTIN. Buvons !

COTONET. Oui, buvons ! noyons dans le vin mes chagrins domestiques... Mais je m'aperçois que les bouteilles sont vides. Attends, Valentin, je vais chercher à la cave d'un certain vin... tâche de ne pas trop t'ennuyer.

VALENTIN. Allez, allez, mon patriarche !...

COTONET.

AIR : *Une grisette.*

Sur mon absence
Prends patience.
De mon caveau je rapporte à l'instant
Une bouteille,
Oui, la plus vieille ;
Se levant.
Nous causerons encore en la buvant.
Tu me diras si de quelque chimère
Je puis encor caresser mes vieux ans ;
La vérité sortira de ton verre...

VALENTIN, *levé.*

Il faut d'abord que l' vin entre dedans !
Sur votre absence
J' prends patience ;
Mais du caveau rapportez promptement
Une bouteille,
Oui, la plus vieille ;
Nous causerons encore en la buvant.

COTONET.

Sur mon absence, etc.

(*En sortant.*) Tu la verras ma femme, et tu jugeras si je puis me bercer !...

Il sort.

SCÈNE VIII.

VALENTIN, *seul.*

Il faut avouer que je suis tombé dans la maison du bon Dieu !... c'est charmant ! une bonne table, du vin délicieux et une jolie femme ; car j'espère bien la trouver ici, je suis certain qu'elle habite ces parages hospitaliers... si elle ne les habite pas, elle les fréquente... et je vais faire une battue dans toutes les directions, jusqu'à ce que... (*Juliette sort de la chambre et vient près de la table à ouvrage.*) Ciel ! Juliette !

SCÈNE IX.

VALENTIN, JULIETTE.

JULIETTE, *se retournant.* Valentin !... ah !... une chaise !...

Elle se trouve mal.

VALENTIN. Elle se trouve mal !... au secours !... quelqu'un !...

SCÈNE X.

JULIETTE, *évanouie*, VALENTIN, Mme COTONET.

Mme COTONET, *accourant.* Qu'y a-t-il donc ? (*Apercevant Valentin.*) Dieu ! ma vue se trouble !... Un fauteuil !... un fauteuil !...*

Elle tombe dans le fauteuil qu'occupait Cotonet.

VALENTIN. Hein ?... cette grosse dame aussi !... me voilà dans une aimable position !... (*Allant à Juliette.*) Chère Juliette, revenez à vous !... *Allant à Mme Cotonet, et lui frappant dans la main.*) Ma grosse dame... qui que vous soyez... Encore si j'avais sur moi des sels, des spiritueux. (*Il cherche dans ses poches et tire une bouteille.*) Ah ! voilà !... non, c'est du blanc pour les buffleteries !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, COTONET, *puis* ROBICHON.

COTONET, *une bouteille à la main.* Tu me diras des nouvelles de ce vin-là !... Que vois-je ? ma femme en syncope !...

Il court à sa femme.

VALENTIN. Sa femme !... alors, c'est son affaire...

ROBICHON, *entrant.* Ma fille sans connaissance !...**

VALENTIN. Le père !... Je suis pincé !

ROBICHON, *à Valentin.* Vous ici !...

COTONET, *auprès de sa femme.* Robichon, Robichon ! Juliette ! quelqu'un pour m'aider ?...

ROBICHON, *apercevant madame Cotonet.* Ma sœur !... ah ! je comprends***.

VALENTIN, *près de Juliette.* Elle revient.

JULIETTE, *apercevant Robichon.* Mon père !

COTONET, *toujours auprès de sa femme.* Elle ne revient pas du tout !... Paméla ? Paméla ?... ouvre seulement un œil !...

* Mme Cotonet, Valentin, Juliette.
** Cotonet, Mme Cotonet, Valentin, Robichon, Juliette.
*** Mme Cotonet, Cotonet, Robichon, Juliette, Valentin.

ROBICHON, *à Juliette.* Me diras-tu ce que signifie?...

JULIETTE. Laissez-moi d'abord secourir ma tante.

COTONET, *soulevant sa femme avec l'aide de Juliette*.* Doucement... là... c'est cela... (*A Valentin.*) Tu permets, brave jeune homme, que je conduise ma femme? c'est ma femme, Valentin... tu vois si je puis encore me bercer... (*Conduisant avec Juliette sa femme dans son appartement.*) Paméla, c'est moi... c'est Cotonet... reprends tes sens.

ENSEMBLE.

AIR : *Aux doux accents de la valse.*

COTONET

Reviens à toi, reviens, biche chérie,
Reconnais-nous...
C'est ton époux,
Cotonet, qui t'en prie.
Elle revient et paraît attendrie;
Un mot flatteur
De son mari rend le calme à son cœur.

ROBICHON.

S'évanouir ainsi, quelle folie!
Veillons sur tous.
De son époux
Je craindrais la furie.
Elle devrait dans son âme attendrie,
Ma pauvre sœur,
Cacher tout son bonheur.

Mme COTONET.

N'allons point faire ici quelque folie,
Contraignons-nous;
De mon époux
Redoutons la furie;
Quoi qu'il en coûte à mon âme attendrie,
Au fond du cœur
Il faut, hélas! cacher tout mon bonheur.

VALENTIN, JULIETTE.

A feindre encor la raison nous convie;
Oui, devant tous
Observons-nous;
Ici, point de folie.
Quoi qu'il en coûte à notre âme ravie,
Au fond du cœur
Il faut encor cacher notre bonheur.

Cotonet, Mme Cotonet et Juliette entrent dans la chambre; Valentin a suivi ce groupe en faisant des signes d'intelligence à Juliette.

SCÈNE XII.

ROBICHON, VALENTIN.

ROBICHON, *à part.* Il est dit que je ne pourrai pas avoir un moment de repos!

VALENTIN, *à part, au fond.* Si je pouvais adroitement m'esquiver?

Il va pour sortir.

ROBICHON, *allant à lui, et le ramenant en scène.* Jeune homme, vous allez maintenant m'expliquer...

VALENTIN, *à part.* Aïe!... (*Haut.*) Tiens, c'est vous, monsieur Robichon? Vous n'êtes donc plus à Versailles?... touchez là, mon respectable trésorier... Je ne connais rien de plus respectable qu'un trésorier... quand il paye... Avez-vous de l'argent à me remettre aujourd'hui?

* Juliette, Mme Cotonet, Cotonet, Robichon, Valentin.

ROBICHON. Pas pour l'instant... mais je vous prierai de me mettre au courant de la scène qui vient de se passer... Que vous a dit ma sœur?

VALENTIN. Votre sœur... c'est cette grosse dame?...

ROBICHON. Oui.

VALENTIN. Pas le plus petit mot, je vous jure... En entrant dans cette chambre, elle s'est trouvée mal, et voilà...

ROBICHON, *à part.* Je respire!... (*Haut.*) Mais ma fille aussi s'est trouvée mal... Pourriez-vous me dire pourquoi?

VALENTIN. Oh! cela c'est autre chose... c'est-à-dire... (*A part.*) Diable! diable!... Comment me tirer de là?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, COTONET, JULIETTE.

COTONET*, *sortant de l'appartement de sa femme, avec un air sombre.* Jamais elle ne m'a dit chose pareille!

ROBICHON, *à Cotonet.* Eh bien! ma sœur, comment va-t-elle? (*Avec inquiétude.*) T'a-t-elle dit quelque chose?

COTONET. Elle m'a dit une chose épouvantable!...

ROBICHON, *effrayé.* Ah! mon Dieu!

COTONET. Figure-toi qu'en revenant à elle, elle s'écrie : Où est il? Je veux le voir! je veux l'embrasser!... Là-dessus, en époux tendre, je m'approche : Bicho, me voici; tu peux me voir et m'embrasser tout à ton aise... Tu ne voudrais jamais croire ce qu'elle m'a répondu!...

ROBICHON. Quoi donc?

COTONET. Va te promener!... Oui, elle s'est oubliée au point de me dire : Va te promener! Il gagne un peu à droite.

JULIETTE, *entrant**.* Je ne sais vraiment pas ce qu'a ma tante... elle ne veut pas que je reste avec elle; elle veut être seule.

COTONET, *à Juliette.* Est-ce qu'elle t'aurait dit aussi à toi: Va te promener?

ROBICHON. Ah! vous voici, mademoiselle!... approchez, s'il vous plaît... (*A Valentin qui se tient à l'écart.*) Vous aussi, monsieur Valentin...

COTONET, *à Robichon.* Tiens! tu le connais? C'est un digne garçon, va!

ROBICHON. Oui, un digne garçon, qui a le talent d'effrayer les jeunes filles, au point de les faire tomber en défaillance.

JULIETTE. Mon père, ce n'était pas de peur, je vous assure.

ROBICHON. Ah!...

VALENTIN, *à Robichon.* Je vois qu'il n'y a plus à reculer et qu'il vous faut une expli-

* Cotonet, Robichon, Valentin.

** Cotonet, Juliette, Robichon, Valentin.

cation catégorique... je vais vous la donner. Vous rappelez-vous, monsieur Robichon, les lettres aimables que vous m'écriviez à Versailles, ainsi conçues : « Vous êtes prié de venir toucher la somme de... plus ou moins... rue Satory, numéro 25 ? » C'était chez vous.

COTONET. Bah !... c'était chez Robichon que..

VALENTIN. Je m'y rendais avec la plus scrupuleuse exactitude, et je recevais sans compter, les yeux fermés... c'est-à-dire, les yeux ouverts... oui, je les tenais tout grands ouverts, mais ce n'était pas sur l'argent, monsieur Robichon.

COTONET. Sur quoi donc, Valentin ?

ROBICHON. Je ne le devine que trop.

JULIETTE, *vivement*. Papa, ce n'était pas ma faute; vous m'aviez donné votre caisse à tenir, et j'étais bien forcée de me trouver là.

ROBICHON. Ah ! après ?...

VALENTIN. Vous m'avez souvent écrit... ce qui fait que je me suis rendu souvent rue Satory, et j'ai toujours tenu les yeux ouverts.

JULIETTE. Et moi, mon père, j'étais toujours forcée, en raison de mes fonctions, de rester à mon poste.

ROBICHON. Achevez !...

VALENTIN. Si bien qu'à force de rendre visite à la caisse, je suis devenu amoureux fou du caissier...

JULIETTE. Et que moi, je n'ai pu voir sans intérêt un pauvre jeune homme que je savais être seul au monde...

VALENTIN. Et que si aujourd'hui vous me refusez sa main, vous me mettrez dans la cruelle nécessité d'aller me faire décapiter par les Bedouins...

JULIETTE. Et que je mourrai de désespoir d'avoir fait décapiter quelqu'un.

COTONET. Arrêtez... arrêtez !... Je ne souffrirai point qu'il y ait décapitation... Robichon, est-ce que ces enfants ne t'ont pas attendri ?

ROBICHON. Beaucoup... Mais Valentin n'épousera pas ma fille.

COTONET. Robichon, tu es père ou tu ne l'es pas ?...

ROBICHON. Je le suis, mais ma fille n'épousera pas Valentin.

JULIETTE. Mon père, je lui ai juré de n'être jamais à d'autre que lui.

AIR : *Tu demandes, Marie.*

Il me peignait sa flamme
Avec un ton si vrai
Qu'elle entra dans mon âme,
Et moi, je lui jurai
Amour, tendresse.
Avec ivresse
Il reçut ma promesse.
Le ciel punit,
A ce qu'on dit,
Celle qui la trahit

COTONET, *allant à Robichon**. Robichon, si ton cœur n'est pas amolli cette fois, je ne te considère plus comme un homme.

ROBICHON. Laisse-moi !

COTONET. Robichon, ce jeune homme m'a sauvé la vie !

ROBICHON. Mon cher beau-frère, un mot de plus, et tu me forceras à te dire comme ma sœur : Va te...

COTONET. C'est bien... je comprends... homme sans entrailles... et j'y vais... j'y vais pour n'être pas témoin de ta barbarie... (*Allant à Valentin***.) Valentin, j'aurais donné plusieurs années de mon existence pour t'appeler mon neveu... Valentin, j'en aurais ajouté autant pour pouvoir dire davantage. (*En sortant et jetant un regard d'indignation sur Robichon.*) Je vais voir distribuer les rations aux hussards... cœur de granit !...

ROBICHON. Quant à vous, ma fille, je vous invite à vous retirer dans votre chambre, où la lecture du code civil pourra vous convaincre que la loi n'admet pas les engagements d'une mineure.

JULIETTE. Mais, papa...

COTONET, *revenant*. Pourtant, Robichon...

ENSEMBLE.

AIR *de Credeville*.

ROBICHON.

Il faut m'obéir;
A mon ordre bien en forme
Qu'on se conforme!
Je ne puis souffrir
Qu'on ose me désobéir.

COTONET, JULIETTE, VALENTIN.

Vite, il faut partir.
A son ordre bien en forme
On se conforme.
Il ne peut souffrir
Qu'on ose lui désobéir.

Cotonet sort par le fond. Juliette entre dans la chambre.

SCÈNE XIV.

ROBICHON, VALENTIN.

VALENTIN. Monsieur, je crois impossible que vous ne vouliez pas le bonheur de votre fille. Vous avez donc pour me refuser des motifs bien puissants?

ROBICHON. C'est ce dont je ne me crois pas obligé à vous rendre compte.

VALENTIN. Peut-être... Vous n'avez rien à redire à ma conduite ; je suis jeune, j'ai du zèle, je puis espérer de l'avancement; il y a nécessairement à votre refus une cause que je ne connais pas et dont il me semble que les relations mystérieuses qui existent entre nous me donnent le droit de vous demander l'explication.

ROBICHON. Ce raisonnement me paraît hasardé, jeune homme.

VALENTIN. Il est parfaitement juste. En

* Juliette, Cotonet, Robichon, Valentin.
** Juliette, Robichon, Cotonet, Valentin.

me refusant la main de Juliette, vous m'en déclarez indigne; si ce n'est pas par ma conduite, c'est donc par ma position dans le monde... Or, vous savez qui je suis, je ne le sais pas, et c'est un point sur lequel je désire que vous m'éclairiez... je l'exigerai même au besoin.

ROBICHON, *effrayé*. Vous exigeriez?... (*D'un ton radouci.*) Valentin, je vous prie de ne pas insister en ce moment, je vous demande quelques heures avant de vous répondre.

VALENTIN. Il suffit, monsieur; je vous regarde désormais comme engagé envers moi... ce soir, si vous le jugez convenable, nous reprendrons cet entretien.

Il sort.

SCÈNE XV.

ROBICHON, *puis* Mme COTONET.

ROBICHON, *après avoir réfléchi quelques instants, et s'emportant tout à coup.* Ah ça, mais cela devient intolérable... c'est à ne pas y tenir! Ce Cotonet qui me cherche querelle, Dieu sait pour qui!... Ce Valentin qui exige de moi des révélations que je ne dois pas lui faire... Jusqu'à ma fille qui s'insurge! Ils ont donc juré de me faire perdre la tête!...

Mme COTONET, *sortant de la chambre et cherchant des yeux avec inquiétude.* Il n'est plus ici!

ROBICHON. Enfin, c'est égal, reposons-nous et réfléchissons. Il s'assied.

Mme COTONET. Robichon!

ROBICHON, *se levant.* Allons, bon, voilà l'autre à présent.

Mme COTONET. Tu es seul, mon frère... tant mieux!... car ici il n'y a que toi qui puisses me comprendre. (*D'un ton larmoyant.*) Ah! Robichon! Robichon!

ROBICHON. Eh bien, ne vas-tu pas pleurer, soupirer encore? Que te faut-il davantage? tu désirais le voir, tu l'as vu?

Mme COTONET. Oui, Robichon, je l'ai vu.... mais je ne l'ai pas embrassé!

Elle va à la fenêtre et revient.

ROBICHON. Voilà une idée maintenant!... oh! les femmes, les femmes!... Elles sont insatiables!...*

Mme COTONET. Tu n'as donc pas remarqué, toi, comme il est bien!... quel œil plein de feu!... quelle jolie petite moustache noire!.. et quel air martial sous son uniforme!... Ah! Robichon, si tu ne viens pas à mon secours, je commettrai quelque imprudence.

ROBICHON. Il ne manquerait plus que cela!... Mais du calme donc, du sang-froid, morbleu?

Mme COTONET. Je n'ai plus la force de contenir les sentiments qui se pressent dans mon cœur... Il faut que mon mari sache tout aujourd'hui même.

ROBICHON, *effrayé.* Qu'est-ce que tu dis donc là? songes-tu bien?...

Mme COTONET. Je n'écoute aucune objection... si tu me refuses ton appui, j'irai seule trouver mon mari. Je braverai ses reproches, sa fureur, je lui dirai tout ce que j'ai souffert, et s'il me repousse, j'aurai du moins acquis le droit de ne plus imposer silence à ma tendresse.

ROBICHON. Tais-toi, Paméla, tais-toi... j'entends mon beau-frère!...

Mme COTONET, *avec exaltation.* Oh!... qu'il vienne, qu'il vienne... je ne veux plus rien lui cacher...

ROBICHON. Encore une fois, Paméla... au nom du ciel!... pas dans ce moment... plus tard... Laisse-moi le temps de le préparer.

Mme COTONET. Tu as raison... mais tu me promets...

ROBICHON, *l'emmenant.* Oui, oui, retire-toi; qu'il ne te voie point dans cet état...

Mme COTONET. Je compte sur toi, Robichon... mais songe que je ne veux, que je ne peux plus m'en séparer.

Elle rentre dans la chambre.

SCÈNE XVI.

ROBICHON, *puis* COTONET.

ROBICHON. Encore une qui veut que je parle!... c'est le diable qui s'en mêle!

Il s'assied près du déjeuner.

COTONET, *entrant du fond.* Je tiens une idée... nous verrons si je ne viendrai pas à bout de lever tous les obstacles.

ROBICHON, *à part.* Je serais, parbleu! bien embarrassé de dire comment je vais m'y prendre.

COTONET. Justement, le voici... Robichon?...

ROBICHON, *sans l'entendre.* Comment!... moi qui fais tous les jours des conciliations, je ne trouverai pas un moyen!...

COTONET, *plus fort.* Robichon?

ROBICHON. Ah! Eh bien, que me veux-tu?

COTONET. J'ai réfléchi... je sais maintenant pourquoi tu ne veux pas donner ta fille à Valentin.

ROBICHON. Puisque tu le sais...

COTONET, *gravement.* Mais je tiens une idée... Toutefois il est nécessaire que tu répondes d'abord à mes questions.

ROBICHON. Voyons, qu'est-ce que c'est?

COTONET. Robichon, tu es dans le secret de la naissance de Valentin?

ROBICHON. C'est possible... après?

COTONET. Ce secret, je désire que tu me le fasses connaître.

ROBICHON. Et toi aussi?... par exemple!...

* Robichon, Mme Cotonet.

(*A part.*) Au fait, pourquoi pas ? Voilà ma préparation toute trouvée.

COTONET. Je t'écoute, Robichon, je t'écoute avec le plus vif intérêt... parce que le bonheur de ce jeune hussard est devenu indispensable au mien... Et puis je tiens une idée. Voyons, parle-moi de la famille de mon protégé, de sa mère, de son père.

ROBICHON. De son père ?... Il n'en a pas.

COTONET. Tant mieux ; cela va parfaitement à mon idée.

ROBICHON. Quant à sa mère...

COTONET. Il n'en a pas, non plus ?

ROBICHON. Si...

COTONET. Il en a une !... tant pis.

ROBICHON. Pourquoi ?

COTONET. Toujours à cause de mon idée... enfin, c'est égal ; où est-elle, cette mère ?

ROBICHON. Elle est dans ce pays.

COTONET. Ah ! bah !... Son nom ?

ROBICHON. Je ne te le dirai pas... mais je puis te donner quelques détails sur elle.

COTONET. Alors, je devinerai...

ROBICHON. Cette femme, mon cher Cotonet, commit une grande faute dans sa jeunesse !...

COTONET. Est-elle mariée ?

ROBICHON. Oui.

COTONET. Je parie que c'est madame Bernardin, la femme de l'adjoint.

ROBICHON. Je t'ai déjà prévenu que je ne te la nommerai pas.

COTONET. C'est égal, continue. De quelle nature était la faute ?

ROBICHON. Eh ! mon Dieu ! qu'arrive-t-il lorsque deux jeunes gens sont contrariés dans leurs amours, et que, pour mieux les séparer, on met entre eux une distance de deux mille lieues, tout l'Océan ?

COTONET. Ah ! sans doute, on se fait alors de tendres adieux ; on jure de s'aimer jusqu'à la mort.

ROBICHON. On s'exhorte mutuellement à espérer, à attendre...

COTONET. Et puis, on n'attend pas... Si j'avais des enfants, Robichon, je jure que jamais je n'aurais la cruauté... (*Avec intention.*) Mais, Juliette n'est pas ma fille... et Valentin...

ROBICHON. Laisse-moi achever. Les choses se passèrent à peu près comme tu viens de le dire. Quelques mois plus tard, on apprenait que le jeune homme était mort en arrivant aux colonies...

COTONET. Et la jeune fille ?

ROBICHON. La jeune fille était mère.

COTONET. Comment ! madame Bernardin ?

ROBICHON. Je te répète que madame Bernarnin n'a rien de commun avec cette histoire. Les parents reconnurent trop tard leur imprudence ; mais du moins ils n'épargnèrent rien pour en cacher le funeste résultat. L'enfant fut confié à des mains étrangères ; quant à la mère, on la maria quelques années après, avec un digne, un excellent homme, dont elle a fait jusqu'ici le bonheur, par son dévouement et la douceur de son caractère.

COTONET. La douceur de son caractère ! c'est vrai, je me suis trompé, ce n'est pas madame Bernardin... Ce ne peut être que madame Perruchon, la femme du pharmacien.

ROBICHON. Pas davantage.

COTONET. N'importe... je la trouverai... Ainsi, Robichon, voilà pourquoi tu ne veux pas que Valentin soit ton gendre ?

ROBICHON. Dame, il me semble que j'ai le droit d'exiger qu'on donne un nom à ma fille.

COTONET. Un nom ! un nom !... d'abord, ce n'est pas une chose impossible... Pourquoi madame Perruchon... ou une autre... si c'est une autre... ne va-t-elle pas trouver franchement son mari, pour lui faire une confession générale ?

ROBICHON, *à part.* Bien, très-bien !.... (*Haut.*) Y songes-tu ? s'exposer aux reproches, à la fureur peut-être d'un homme qui aurait le droit de lui dire : Vous m'avez trompé ?

COTONET. Trompé !... Est-ce qu'elle pouvait faire autrement, cette pauvre femme ?... Mais ce mari-là, c'est donc un homme qui n'a pas d'entrailles ? Reprocher à sa femme d'écouter la voix de la nature ! Allons donc !

AIR : *Ah ! si madame m'entendait.*

Ce mari-là me fait horreur,
Je le déclare et sans cœur et sans âme.
Sur son passé tyranniser sa femme !
Un tel époux excite ma fureur.
Je vais plus loin, et le dis sur l'honneur,
D'un monstre il tiendrai le conduite
A mon Valentin s'il osait
Refuser l'accueil qu'il mérite.

ROBICHON, *avec joie.*

Ah ! si sa femme l'entendait !

(*Haut.*) Comment, Cotonet, ton opinion...

COTONET. Mon opinion.... je n'ai pas d'opinion ; mais je tiens une idée à laquelle je me cramponne plus que jamais... Robichon, laisse-moi réfléchir... c'est moi qui te demanderai tantôt la main de ta fille pour mon protégé, et j'espère que tu n'auras plus de prétexte pour refuser.

ROBICHON, *à part et sortant.* Je crois le moment favorable. Allons chercher ma sœur.

SCÈNE XVII.

COTONET, *seul.*

Ah ! il faut un nom à Valentin !... eh bien, il l'aura... je l'ai mis dans ma tête, il l'aura... Voyons... voyons... n'y a-t-il point d'obstacle ?... aucun... je suis vieux... je n'ai point d'enfants, ce dont j'enrage de tout mon cœur... Valentin m'a sauvé la vie... par re-

connaissance, je veux assurer son sort en l'adoptant... rien de plus simple, j'en ai le droit, et voilà ma chimère réalisée... Je me trouve tout à coup à la tête d'un beau garçon de vingt-quatre ans, c'est cela une idée.

Air *de la Sentinelle.*

J'ai lu qu'un jour, et le fait est certain,
Le roi des dieux sentant une migraine,
Se fit ouvrir le cerveau par Vulcain,
Et mit Pallas au monde ainsi sans peine.
Or je me dis si d'un cerveau divin
Jadis la sagesse est sortie,
Je puis bien du front d'un humain
Sous les traits d'un hussard malin,
Faire, moi, sortir la folie,
Oui la folie.

Mais il me faut le consentement de ma femme.... si elle allait refuser?.... diable! diable!... comment faire ?... (*Après avoir réfléchi.*) Une autre idée!... c'est étonnant comme les idées me viennent aujourd'hui!... Parbleu, je me sens inspiré par l'histoire que vient de me raconter Robichon... c'est cela... c'est cela même!... Cependant, faire un pareil mensonge à Paméla!... Bah! ce ne sera pas le premier... et puis, c'est pour une bonne action.

Il s'assied près de la table à ouvrage.

SCÈNE XVIII.

COTONET, ROBICHON, Mme COTONET.

ROBICHON, *amenant sa sœur.* Il est seul... viens... Allons, du courage...

Mme COTONET. C'est un pénible moment, mon frère!

ROBICHON, *sortant.* J'ai préparé les voies... je les mets en présence... Maintenant qu'ils s'arrangent; je vais me reposer.

SCÈNE XIX.

Mme COTONET, COTONET.

Mme COTONET, *s'avance lentement.* Je n'ose approcher de lui.

COTONET, *l'apercevant.* Paméla!... L'occasion est belle... ayons de l'aplomb.

Mme COTONET, *à part.* Je me sens toute interdite en sa présence.

COTONET, *à part.* Par où commencerai-je? C'est plus difficile que je ne croyais.

Mme COTONET. Non, je ne me déciderai jamais à un pareil aveu.

Fausse sortie.

COTONET, *à part.* Ma foi, tant pis, je me lance. (*Haut.*) Paméla!

Mme COTONET, *s'arrêtant.* Rodolphe!

COTONET, *à part.* Elle a dit Rodolphe!... Chauffons. Il se lève.

Mme COTONET. Tu m'as appelée?

COTONET. Tu t'en allais, Paméla?... Est-ce que ma vue te contrarie?... n'avons-nous rien à nous dire?

Mme COTONET. Rien... ce n'est pas précisément le mot... Entre mari et femme on a bien toujours à se dire quelque chose... ne serait-ce que pour revenir sur le passé, pour reconnaître des torts qu'on voudrait faire oublier...

COTONET. Tu dis cela pour ta vivacité de tout à l'heure... c'est pourtant vrai, tu m'as brusqué, Paméla, tu m'as dit : Va te promener!... Méchante! ça m'a fait bien du mal, va... mais je ne veux pas que tu te désoles... je n'y pense plus... Veux-tu savoir, Paméla, pourquoi on se querelle, on se boude, on s'en veut si souvent dans un ménage?... c'est parce ce qu'on ne s'entend pas bien...

Mme COTONET. Parce qu'on manque de confiance l'un envers l'autre...

COTONET. Parce qu'on doute du cœur de sa femme...

Mme COTONET. Parce qu'on se défie de la générosité de son mari...

COTONET. Et pourtant, dans le cœur d'une femme, combien y a-t-il de milliers de grâces et de pardons pour les erreurs d'un mari! N'est-il pas vrai, Paméla?..

Mme COTONET. Autant qu'il y en a dans le cœur d'un mari pour les torts de sa femme... n'est-ce pas, Rodolphe?..

COTONET, *à part.* J'avais tort de m'effrayer, cela va tout seul.

Mme COTONET, *à part.* Ce ton d'indulgence m'enhardit.

COTONET, *humblement.* Paméla!..

Mme COTONET, *sur le même ton.* Rodolphe!

COTONET. Si, avant de te connaître...

Mme COTONET. Si, avant notre mariage...

COTONET. Le hasard...

Mme COTONET. Le sort...

COTONET. M'abusant...

Mme COTONET. M'entraînant...

COTONET. Enfin, Paméla, si je t'avais trompée?

Mme COTONET. Trompée!... toi... qu'ai-je entendu?

COTONET. Je te fais horreur, n'est-ce pas?

Mme COTONET. Ah! Rodolphe, peux-tu le croire?

COTONET, *à part.* Parole d'honneur, avec une femme comme celle-là, il y a plaisir à se faire criminel... (*Haut.*) Apprends donc un secret que je t'ai caché pendant vingt-quatre ans...

Mme COTONET. Je t'écoute, mon ami.

COTONET. Alors j'étais beau et blond... j'étais adoré des jeunes filles... Paméla, tu en sais quelque chose.

Mme COTONET. Moi!

COTONET. Oui, toi... mais tu n'en conviendras pas, parce qu'à présent je suis gros, gras, replet, que je porte perruque et que je prends du tabac... Si bien que, dans mes excursions en qualité de commis à cheval... Paméla, je n'oserai jamais continuer...

Mme COTONET. Je l'exige, Rodolphe...

COTONET. Non, j'aime mieux achever tout de suite ; La malheureuse mourut en donnant le jour à une innocente créature...

Mme COTONET, *avec joie*. Serait-il possible?

COTONET, *à part*. On ne ment pas avec plus d'assurance.

Mme COTONET. Quoi! mon ami, tu serais père?

COTONET. J'ai commis ce crime, Paméla.

Mme COTONET. Un crime!... Est-ce que tu me connaissais avant qu'il fût venu au monde, ce pauvre enfant?

COTONET. C'est vrai, je ne te connaissais pas.

Mme COTONET. Est-ce qu'avant de m'avoir vue, tu pouvais être retenu par ton serment de fidélité?

COTONET. C'est vrai, je ne t'avais rien juré du tout, avant de t'avoir vue.

Mme COTONET. Donc, tu ne m'as pas trompée, et je ne puis en vouloir ni à toi, ni à ton enfant... Est-ce lui, d'ailleurs, qui a demandé à naître?

COTONET. Il n'a pas soufflé le mot de ça.

Mme COTONET. Et tu l'as tenu si longtemps éloigné de toi? voilà ce qui est un crime.

COTONET, *à part*. En vérité, les femmes sont quelquefois bien étonnantes!.. (*Haut.*) Ainsi, Paméla, si je te le présentais?

Mme COTONET. Je l'accueillerais avec joie.

COTONET. Tu l'aimerais...

Mme COTONET. Comme une mère...

COTONET. Tu consentirais à l'adopter?

Mme COTONET. De tout mon cœur.

COTONET, *avec transport*. Paméla! Paméla! tu es une créature angélique!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ROBICHON, JULIETTE, VALENTIN *.

ROBICHON, *qui est entré sur les derniers mots de Cotonet, se retournant vers la cantonnade*. Tout va bien, mes enfants, vous pouvez entrer. (*Valentin et Juliette entrent.*) Valentin, vous avez exigé de moi tantôt une explication ; la voici... (*Il le pousse dans les bras de Mme Cotonet.*) Allez vous jeter dans les bras de votre mère...

VALENTIN**. Ma mère!..

Mme COTONET, *serrant Valentin sur son sein*. Mon fils!

COTONET***, *à sa femme*. Bien, très-bien... tu serais sa propre mère que tu ne l'aurais pas mieux reçu.

Mme COTONET. Que veux-tu dire?

* Mme Cotonet, Cotonet, Robichon, Valentin, Juliette.
** Cotonet, Robichon, Mme Cotonnet, Valentin, Juliette.
*** Robichon, Cotonet, Mme Cotonnet, Valentin, Juliette.

COTONET*. A présent, Valentin, viens sur le cœur de ton père.

ROBICHON, *serrant la main de Cotonet*. Homme généreux! je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour ma sœur et pour mon neveu.

COTONET. Hein?.. qu'est-ce que tu dis donc, toi?

Mme COTONET**, *à Robichon*. Il ne sait rien encore, mon frère... (*A Cotonet.*) Oui, Rodolphe, Valentin est mon fils, et je fus la pauvre fille dont Robichon t'a raconté l'histoire.

COTONET. Toi, grand Dieu!.. Ah! Paméla! Paméla!..

ROBICHON.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Ce mari-là me fait horreur,
Je le déclare et sans cœur et sans âme.
Sur son passé tyranniser sa femme!
Un tel époux excite ma fureur.
Je vais plus loin, et le dis sur l'honneur,
D'un monstre il tiendrait la conduite
A mon Valentin s'il osait
Refuser l'accueil qu'il mérite.

COTONET, *stupéfait*.

C'était de moi qu'il s'agissait!

ROBICHON.

De toi, mon cher, il s'agissait.

COTONET, *attendri*. Eh! bien... c'est vrai, j'ai dit cela... je le pensais... (*tendant la main à Valentin*) et je le pense encore.

Mme COTONET, *bas à son mari*. Oh! merci, mon ami!... Avec quelle joie je rendrai à ton enfant ce que tu fais pour le mien!

COTONET. Eh! morbleu! je n'en ai point, moi... Dans tout ce que j'ai dit, il n'y a pas un mot de vrai... c'était... (*Prenant son parti.*) Après tout, cela revient au même... qu'est-ce que je voulais? un fils... et le voilà.

VALENTIN. Prêt à se battre pour vous, jusqu'à ce que mort s'ensuive...

COTONET. Du tout, du tout; mais qui mangera, boira et se promènera toujours avec moi?

JULIETTE. Mon oncle!

COTONET. C'est juste... tu réclames ta part dans ces projets-là... Eh bien, Robichon?

ROBICHON. Je sais bien ce que tu vas me demander: mon consentement à leur mariage. Pourrai-je me reposer?

COTONET. Tout à ton aise.

ROBICHON. Alors, je n'ai plus d'objection à faire... qu'ils se marient...

COTONET. Et qu'ils se dépêchent de nous rendre grands-pères.

VALENTIN. Plutôt dix fois qu'une.

AIR : *Chœur final des Impressions de voyage.*

Pour l'avenir douce espérance!
Ce moment a comblé nos vœux.
Plus de chagrin, plus de souffrance,
Nous voilà désormais heureux.

* Robichon, Cotonnet, Valentin, Mme Cotonnel, Juliette.
** Robichon, Cotonet, Mme Cotonnet, Valentin, Juliette.

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.